

# Qu'est-ce que la philosophie antique ?

Damien Theillier

[www.nicomaque.com](http://www.nicomaque.com)

## a.1) Une philosophie spéculative

La question fondamentale qui se pose aux anciens, c'est la question de l'être. Qu'est-ce que l'être? De quoi est faite la réalité? Qu'est-ce qui persiste au-delà du changement, de quoi est composée la substance même des choses? Trois écoles de pensée avant Socrate, vont tenter de donner une réponse.

- L'École de Milet (Thalès, Anaximène, Anaximandre) donne une réponse physique et matérialiste. Pour l'un c'est l'eau, pour l'autre, c'est l'air, etc.

- L'École ionienne, dont le grand philosophe fut Héraclite. Pour Héraclite, il n'y a rien qui demeure au-delà du changement, sinon le changement lui-même. Ce qui constitue la réalité, c'est le devenir, ce qui constitue l'être, c'est le passage permanent de l'être au non-être et du non-être à l'être. Les choses ne restent jamais identiques à elles-mêmes. Le papillon ne peut advenir à l'être qu'en niant la chenille, l'enfant devient adulte et il ne devient adulte qu'en niant l'enfant qu'il était. La réalité est le produit de l'union des contraires, c'est pourquoi elle est irrationnelle et échappe à toute emprise de la raison. Nous ne pouvons pas dire qu'une chose est car *"rien n'est, tout devient"*.

- L'École éléate, dont le grand philosophe fut Parménide. Pour Parménide au contraire, le devenir n'est qu'illusion car il n'est pas pensable. *"Du non-être, rien ne vient"*. La seule vraie réalité, c'est la réalité de l'être, immuable et éternel car *"l'être est et le non-être n'est pas"*. Ce que nous ne pouvons pas penser n'est pas. Parménide est un rationaliste. Pour lui, tout ce qui n'est pas conforme aux exigences de la raison, exigences d'identité et de non-contradiction, n'est pas réel.

On voit ainsi se mettre en place un clivage entre deux conceptions fondamentales du rapport entre le réel et le rationnel. Pour Héraclite, il y a une opposition entre le réel et le rationnel, Héraclite est un mystique, qui souligne la transcendance du réel par rapport aux capacités de la raison humaine, au risque de sombrer dans l'irrationnel. Parménide affirme, quant à lui, l'identité du réel et du rationnel. Il met l'accent sur l'immanence de la réalité à l'égard de la raison humaine, sur la coïncidence de l'ordre logique et de l'ordre ontologique.

Platon et Aristote vont hériter de ce débat et tenter d'en sortir en affirmant à la fois l'immanence et la transcendance de l'être. L'être est à la fois rationnel et irrationnel.

- Platon conserve d'Héraclite l'idée qu'il y a du devenir et que ce devenir n'est pas objet de science mais seulement d'opinions contingentes et instables. La science requiert un objet immuable et éternel.

Cependant, Platon refuse le relativisme des sophistes, inspiré du mobilisme héraclitéen.

Pour Protagoras, *"l'homme est la mesure de toute chose"*, c'est-à-dire que la vérité est relative à chacun, il n'y a que des apparences sensibles, subjectives et variables, ce qu'on appelle des opinions. Platon interprète Protagoras *"telles les choses m'apparaissent, telles elles existent pour moi; telles elles t'apparaissent, telles"*

*elles existent pour toi.*" (Théétète 152a). Chacun sa vérité. Si tout devient, il n'y a pas de science certaine possible et la connaissance se réduit à l'apparence sensible.

Les sophistes sont les inventeurs de la démocratie puisque la démocratie est le régime de la parole ou la vérité dépend moins d'une connaissance de la réalité que d'une capacité à convaincre, à imposer ses opinions par l'art du discours. Il n'y a que des opinions mais la meilleure opinion est la plus convaincante. Celui qui détient l'art de convaincre, détient aussi le pouvoir. La démocratie est la traduction politique du sensualisme et du mobilisme.

Mais Platon a appris de son maître Socrate qu'on pouvait accéder à un savoir stable et certain, celui de la définition universelle, distincte des opinions. Pour Socrate, seuls nos concepts sont porteurs d'un savoir vrai, car ils se rapportent à un objet immuable et éternel: l'essence.

Tout n'est donc pas soumis au devenir, il y a donc des êtres immuables que Platon appelle des Idées (de eidos, l'essence) et qui constituent le monde intelligible. Les Idées sont les être véritables, elles sont les modèles des êtres sensibles, la source de leur existence et de leur connaissance. Les chevaux sensibles ne sont que des images ou des copies de la chevallité ou du Cheval en soi qui constitue l'essence des chevaux.

Le problème que pose les Idées est de savoir comment nous les connaissons. Si elles sont dans le monde intelligible, comment y avons-nous accès?

Il y a une parenté entre notre âme et les Idées. Nous ne pouvons connaître les Idées que si elles sont déjà en nous = l'innéisme = Théorie de la réminiscence.

- Aristote refuse le rationalisme de Platon. Il se situe entre les sophistes et Platon. Les sophistes ont raison de dire que toute notre connaissance vient de la sensation, mais Platon a raison de dire que la sensation ne suffit pas à constituer la science. Entre l'empirisme des sophistes pour lequel connaître c'est sentir et le rationalisme de Platon pour lequel connaître c'est se ressouvenir, Aristote affirme que connaître c'est abstraire l'intelligible dans le sensible.

- La théorie de l'abstraction repose sur l'idée que l'intelligible n'est pas séparé du sensible. Aristote reproche à Platon d'avoir réifié ses concepts. Théorie de l'hylémorphisme.

### b.1) Une philosophie pratique

La question fondamentale de la philosophie pratique est la question du bien c'est-à-dire la question de savoir d'une part ce qu'est le bien, et d'autre part de savoir comment devenir bon.

- Platon subordonne l'éthique et la politique à la possession d'un savoir immuable.

Chez Platon, c'est la connaissance du vrai qui entraîne la connaissance du bien. Aristote sépare les deux.

- Il y a le vrai théorique, l'intellect pur perfectionné par la vertu de sagesse qui porte sur l'ordre immuable et nécessaire du monde céleste (supra-lunaire)

- Il y a le vrai pratique, l'intellect pratique, perfectionné par la prudence qui porte sur l'ordre contingent ou possible du monde terrestre.

- Aristote se situe entre l'intellectualisme platonicien et le volontarisme stoïcien. Il sépare les mondes supra et sub-lunaires. Il y a une autonomie des choses humaines qui ouvre un champ à la délibération et à une sagesse de l'action, qui naît non de la transmission de l'universel, mais de la répétition du particulier, de l'expérience des circonstances, du hasard. Pour Aristote, l'éthique ne relève pas d'une science mais d'une sagesse pratique ou prudence qui s'appuie sur l'expérience c'est-à-dire sur la connaissance de la contingence, de la variabilité des individus et des circonstances.

L'homme d'action est engagé dans les vicissitudes de l'histoire, confronté à la succession d'événements particuliers, à l'imprévisibilité de l'avenir et c'est dans ce monde inachevé que l'homme peut déployer sa liberté. Cet inachèvement libère l'homme en même temps qu'il rend son existence précaire.

Aristote substitue l'anthropologie à la théologie platonicienne pour constituer l'éthique. La contemplation de l'Idée du Bien est inutile car elle ne permet pas de déduire ce qu'il en est du bien de l'homme. Pour Platon, la sagesse est le reflet dans l'âme du sage d'un ordre transcendant (cf. Thééthète, 152 a, 160 d; Lois, 716 c).

Aristote substitue également à la norme transcendante du Bien, la norme immanente de l'homme de bien (le *spoudaios*). C'est lui qui est la mesure et le critère des actions bonnes. Cf. I, 9, 1099 a 22 et III, 6, 1113 a 29 ss.

Si l'Idée du Bien existait, elle ne serait "ni praticable, ni accessible, alors que le bien que nous cherchons présentement c'est quelque chose qui soit à notre portée." Ce n'est pas en contemplant l'Idée du Bien que le médecin sera meilleur mais c'est en observant la santé de l'être humain et même la santé de tel homme déterminé "car c'est l'individu qui fait l'objet de ses soins."

- Pour les Stoïciens, l'ordre du monde est nécessaire, il ne dépend pas de nous. La seule chose qui dépende de nous, c'est la soumission de nos désirs et de notre volonté à l'ordre du monde, c'est l'adhésion mystique à la rationalité du monde (la providence)

*"Dans un monde parfaitement ordonné, comme l'est celui des stoïciens, l'action morale ne peut être action sur le monde: le monde étant rationnel, il serait absurde et, de surcroît, tout à fait vain de vouloir le changer. Ainsi Bréhier, constatant l'indifférence de Chrysippe à toute réforme sociale, note-t-il d'une façon plus générale que « les stoïciens avaient... une raison... de ne pas chercher à réaliser la justice dans le monde; c'est qu'ils sont persuadés qu'elle y existe dès maintenant: la réalité cosmique est une réalité d'essence morale qui contient en elle la suprême sagesse et le suprême bonheur ». Le sage n'agit donc pas sur le monde, mais le « suit », accorde sa vie privée à l'harmonie universelle" (Pierre Aubenque)*

Chez les stoïciens l'indifférence aux circonstances se justifiera, en dernière analyse, par la croyance à la Providence et la conviction corrélatrice que tout le réel est rationnel. Au contraire pour Aristote, le réel est en partie indéterminé, il comporte du hasard, de l'imprévisible. Mais cette contingence, source du mal, est en même temps une chance pour l'action humaine. Aristote compte sur le désir raisonnable pour finir d'ordonner le monde, en prenant la relève d'une Providence défailante.

- En conclusion, pour Platon tout est possible à celui qui possède la science. Pour les Stoïciens, rien n'est possible. Entre les deux, le monde d'Aristote est ambigu: tout n'est pas possible, mais tout n'est pas impossible; le monde n'est ni tout à fait rationnel, ni tout à fait irrationnel.

[www.nicomaque.com](http://www.nicomaque.com)